



# OUTRE-MERS

REVUE D'HISTOIRE

*La BD francophone et  
le tournant postcolonial*

2<sup>e</sup>  
semestre  
2016

Société française d'histoire des outre-mers - Paris - fondée en 1912

## LA BD FRANCOPHONE ET LE TOURNANT POSTCOLONIAL

La BD a longtemps accompagné la colonisation, comme en témoigne le célèbre album d'Hergé, *Tintin au Congo*. Depuis quelques années, les auteurs de BD se penchent à nouveau sur cette période de l'histoire, explorant de manière très critique les diverses facettes de la domination exercée en Afrique et ailleurs par une Europe conquérante. C'est à l'analyse de ce renouvellement dans l'écriture de la bande dessinée franco-belge qu'est consacré le dossier de la revue. Scrutant les méthodes, les partis pris artistiques et idéologiques, et tout particulièrement les usages du passé, les différents auteurs – historiens et spécialistes de la littérature de BD – éclairent le processus de relecture du mythe léopoldien en Belgique et du moment colonial en général. La BD participe donc, à sa manière, au mouvement postcolonial qui traverse les sciences sociales et, parmi elles, l'histoire.

## II. La BD francophone des années 1980-2010, Un regard nouveau sur la colonisation

### De *Congo 40* à *Expo 58* de Warnauts-Raives : une mémoire coloniale belge revisitée (1988-2015) ?

Luc COURTOIS \*

#### Résumé

Dans l'école franco-belge, les récits situés en Afrique se font – le mouvement de décolonisation aidant – beaucoup plus rares dans les années 1960-1970. L'émergence de la bande dessinée pour adultes, dans les années 1980-1990, change la donne : libérée des contraintes de la littérature enfantine, la bande dessinée ose alors explorer le monde et s'interroger, entre autres, sur les grandeurs et misères de notre histoire. C'est dans ce contexte que paraît en 1988 *Congo 40*, une bd « réaliste » publiée par Éric Warnauts et Raives, alias Guy Servais, deux jeunes auteurs belges promis à une longue carrière où la colonie belge fera encore de nombreuses incursions : quelle vision en donnent-ils ? Petite exégèse d'un corpus foisonnant.

**Mots-clés** : Congo, Belgique, bande dessinée, colonie, missions, Éric Warnauts, Guy Servais, dit Raives, 20<sup>e</sup> siècle.

#### Abstract

In the Franco-Belgian comics, the stories in Africa are more unusual – helping the decolonization movement – during the years 1960-1970. The emergence of comics for adults, from 1980-1990, has changed this situation : released from the constraints of children's literature, comics dare then explore the world and consider, among other things, the greatness and misery of our history. It is in this context that *Congo 40* was published

---

\* Professeur d'histoire contemporaine à l'Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.

in 1988, a “realistic” cartoon, by Eric Warnauts and Raives (Guy Servais is his real name), two young Belgian authors promised a long career, where Belgian colony still will make numerous incursions : what is their vision ? Small exegesis of a big corpus.

**Key-words** : Congo, Belgium, comics, colony, missions, Eric Warnauts, Guy Servais (so-called Raives), XX<sup>th</sup> Century.

Sur l’imaginaire colonial dans la BD franco-belge, n’a-t-on pas déjà écrit, avec par exemple Philippe Delisle <sup>1</sup>, l’essentiel ? Probablement, mais jusqu’aux années 1980, et ce n’est évidemment pas un hasard. Comme on le sait, la décolonisation et les mutations sociétales des années 1960 changent ici la donne de manière radicale. D’une part, il devient difficile de conserver le regard d’antan sur cette Afrique sublimée à travers les rêves et la propagande coloniales <sup>2</sup>. D’autre part, la bande dessinée s’émancipe progressivement de son carcan enfantin : la naissance de l’hebdomadaire *Pilote*, en 1959 <sup>3</sup> préfigure la bande dessinée pour adultes, qui va prendre son envol en France dans les années 1970 à travers des périodiques d’abord clairement « second degré » comme *L’Écho des Savanes* (1972), *Fluide glacial* (1975) et *Métal hurlant* (1975), avant qu’apparaissent des journaux « adultes assagis » comme (*À Suivre*), lancé par Casterman en 1978 et qui paraîtra jusqu’en 1997 <sup>4</sup>, *Circus*, créé par Glénat en 1975 et qui sortira son dernier numéro en octobre 1989 <sup>5</sup> ou *Vécu*, qui voit le jour en 1984 <sup>6</sup>, ces deux derniers renouvelant notamment le genre « historique ».

Dans la bande dessinée « classique », celle qui s’est constituée autour des hebdomadaires *Tintin* et *Spirou*, les récits situés en Afrique se font, à

1. Philippe Delisle, *Bande dessinée franco-belge et imaginaire colonial. Des années 1930 aux années 1980*, Paris, Karthala, 2008.

2. Voir ici, entre autres : Nathalie Tousignant, « L’image belge de l’Africain : histoires et mutations d’une malédiction », in Pascal Blanchard et Armelle Chatelier (dir.), *Images et colonies*, Paris, Syros-Achac, 1993, p. 121-124 ; Jean Pirotte et Arnaud Pirotte, « Un tour du monde en 80 cases. La bande dessinée à la rencontre des mondes extra-européens », in Jean Pirotte, avec la collaboration de Luc Courtois et Arnaud Pirotte (dir.), *Du régional à l’universel. L’imaginaire wallon dans la bande dessinée*, Publications de la Fondation wallonne P.-M. et J.-F. Humblet. Série Études et documents, t. IV, Louvain-la-Neuve, 1999, p. 84-112, plus spécialement le point B. *L’Afrique noire des nostalgies*, p. 88-94 ; et Pascal Lefèvre, « The Congo drawn in Belgium », in Marc McKinney (dir.), *History and Politics in Franch-Language Comics and Graphic Novels*, Jackson (MS), University Press of Mississippi, 2008, p. 181-182. Voir également, pour ses précieuses analyses : Jean Pirotte, *Périodiques missionnaires belges d’expression française. Reflet de cinquante années d’évolution d’une mentalité (1889-1940)*, Louvain, Université catholique de Louvain. Recueil de travaux d’histoire et de philologie, 6<sup>e</sup> série, 2, 1973.

3. Voir Henri Filippini, *Histoire du journal « Pilote » et des publications des Éditions Dargaud*, Grenoble, Glénat, 1977, et Patrick Gaumer, *Les années Pilote 1959/1989. Le journal où René Goscinny s’amusait à réfléchir*, Paris, Dargaud, 1996.

4. Nicolas Finet, (*À suivre*). *1978-1997, une aventure en bande dessinée*, Tournai, Casterman, 2004.

5. Paul Herman, *Glénat. 30 ans d’édition. Le livre d’or 1969-1999*, Grenoble, Glénat, 2000.

6. *Vécu. L’Album du dixième anniversaire*, Grenoble, Glénat, 1994.

partir des années 1960, beaucoup plus rares<sup>7</sup>. Comme le dit à sa manière Jean Pirotte, « après avoir connu une éclipse dans les années 1970, l’Afrique de l’époque coloniale émerge à nouveau dans les années 1980-1990 »<sup>8</sup>, mais sous des formes renouvelées, qui tantôt se remémorent l’épopée coloniale avec ou sans nostalgie, tantôt réécrivent son histoire sur un mode burlesque ou acerbe, tantôt encore décrivent les angoisses de la décolonisation ou les affres de la « déglingue » postcoloniale. C’est dans ce contexte que paraît en 1988 *Congo 40*, publié par Éric Warnauts et Raives, alias Guy Servais, deux jeunes auteurs promis à une longue carrière où « notre colonie, le Congo » fera encore quelques incursions<sup>9</sup>. C’est donc à ce talentueux duo que les lignes qui suivent sont consacrées : quelle relecture fait-il de l’aventure coloniale belge, quelle vision en donne-t-il ? Après avoir esquissé le parcours prolifique de nos auteurs, nous tenterons une brève analyse des albums évoquant effectivement le « Congo Léopoldville »<sup>10</sup>.

### 1. Warnauts et Raives : deux auteurs à quatre mains

Éric Warnauts est né à Cologne le 11 avril 1960 (frère de Marc-Rénier, qui signe de ses deux prénoms, et de Roland, tous deux auteurs de BD également)<sup>11</sup>, tandis que son complice Raives (anagramme de Servais, Guy de son prénom) est né quelque mois plus tôt, le 25 juillet 1959, à Liège<sup>12</sup>. Tous deux ont étudié les arts graphiques à l’Institut Saint-Luc de Liège, avant de se lancer dans le 9<sup>e</sup> art. Éric Warnauts, qui a parfois signé Warn’s à ses débuts, publie ses premières planches en 1981 dans le fanzine *Oufiti* et sort son premier album, *Passion vinyle*, en 1984 chez Futuropolis, dans la collection *Hic et Nunc*<sup>13</sup>. Suivent *Take*

7. Voir : Philippe Delisle, *Bande dessinée franco-belge et imaginaire colonial*, op. cit., le chapitre 4, p. 153-170 ; Christian Janonne, *La vision de l’Afrique coloniale dans la bande dessinée franco-belge des années 1930 à nos jours : Spirou-Tintin-Vaillant-Pif (1938-1993)*, Thèse de doctorat, Université d’Aix-Marseille I, 1995 (que nous n’avons malheureusement pas pu consulter) ; Vital Spreuwers, *Vision de l’Afrique par les Occidentaux à travers la bande dessinée de l’école de Marcinelle (Journal de Spirou) de 1947 à 1968*, Mémoire inédit en histoire, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 1990 ; et Aurélie Pierart, *L’Afrique en cases. L’Afrique Noire dans la bande dessinée des éditions Dupuis 1980-1989*, Mémoire inédit en histoire, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2000.

8. Jean Pirotte et Arnaud Pirotte, « Un tour du monde en 80 cases », art. cit., p. 92.

9. Pour l’ensemble des albums cités ici, nous mentionnons généralement la première édition (avec quelques nuances : pour Tintin au Congo, par exemple, nous nous sommes basés sur la première édition couleurs de 1946 [Hergé, *Tintin au Congo (Les aventures de Tintin*, t. 2), Tournai, Casterman, 1946.]). Pour les rééditions, versions spéciales, etc., voir Michel Béra, Michel Denni, et Philippe Mellot, *BDM. Trésors de la bande dessinée* 20<sup>e</sup> éd., 2015-2016, Paris, Éditions de l’Amateur, 2015.

10. Sur l’histoire du Congo belge, voir : Guy Vanthemsche, *La Belgique et le Congo. L’impact de la colonie sur la métropole (Nouvelle histoire de Belgique. 1885-1980)*, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, Le Cri, 2010 ; et Isidore Ndaywel è Nziem, *Nouvelle histoire du Congo. Des origines à la République démocratique*, Bruxelles-Kinshasa, Le Cri, 2012, les chapitres 8-10.

11. Patrick Gaumer, *Dictionnaire mondial de la BD*, Paris, Larousse, 2010, p. 910.

12. *Ibid*, p. 708.

13. Éric Warnauts, *Passion vinyle*, Paris, Futuropolis, 1984.

*the Moon* et *Moonlight Serenades*, deux albums parus en 1984 et 1986 aux Éditions du Miroir <sup>14</sup>. Chez le même éditeur, il réalise en 1985 et 1986 le scénario de *Paris perdu*, en deux albums dessinés par Raives : *Marie-Lou* et *Paul* <sup>15</sup>. C'est le début d'une longue collaboration – qui dure toujours – assez originale dans le petit monde de la bande dessinée franco-belge : Warnauts s'occupe des textes, Raives des couleurs, et tout le reste est fait « à quatre mains ». Paraissent ainsi les aventures de *Lou Cale*, cinq albums qui sortent de 1987 à 1992 aux Éditions du Miroir <sup>16</sup>, puis aux Humanoïdes Associés <sup>17</sup>, enquêtes dans les bas-fonds de New York au temps de la Seconde Guerre mondiale. Un scénario très bien construit, la précision des reconstitutions historiques et une sourde atmosphère de nostalgie en font une superbe série, qui a contribué à établir la solide réputation des auteurs.

Le duo persévère et réalise alors dans la regrettée revue (*À Suivre*), une série d'histoires dans un style réaliste, qui paraissent ensuite en recueil chez Casterman, dans la prestigieuse collection *Studio (À Suivre)* dont *Congo 40* en 1942, un récit colonial plein de parfums mémoriels et de passions en cette lointaine province d'Équateur <sup>18</sup>. Viennent ensuite *L'innocente* (1991), une analyse psychologique subtile du destin d'une jeune Allemande rescapée du *Lebensborn* de Vogelsang, dans la débâcle allemande de 1944-1945, face à l'indicible et à la solitude <sup>19</sup> et *Équatoriales* (1992), cinq nouvelles, qui ont pour décor l'atmosphère chaude, moite et parfois « torride » de cette latitude qui fait rêver, successivement au Congo belge, en Équateur, au Kenya, à Bornéo et au Brésil <sup>20</sup>. *Intermezzo* (1993) relate les aventures actuelles d'une jeune fille de l'immigration italienne née à Liège dans le contexte de l'après-guerre et de la « Bataille du charbon » <sup>21</sup>. *L'envers des rêves* (1995) est une plongée dans les coulisses d'Hollywood aux temps de la guerre de Corée et du maccarthysme, une jungle schizophrène dépeinte sans complaisances <sup>22</sup>. *Lettres d'outremer* (1996) racontent les aventures antillaises d'un journaliste cruellement éprouvé par la mort de sa femme adorée et qui cherche désespérément la sortie <sup>23</sup>. *La Contorsionniste* (1998) retrace l'histoire d'un vétéran du Vietnam, Harold, scénariste réputé qui coule des jours heureux à New York avec une femme

14. Warn's, *Take the Moon*, Louvain-la-Neuve, Éditions du Miroir, 1984, et Warn's et Raives, *Moonlight Serenades*, Louvain-la-Neuve, Éditions du Miroir, 1986.

15. E. Warnauts et G. Raives, *Marie-Lou (Paris perdu, t. 1)* et *Paul (Paris perdu, t. 2)*, Louvain-la-Neuve, Éditions du Miroir, 1985.

16. *Id.*, *La poupée brisée (Lou Cale, t. 1)* et *Le cadavre scalpé (Lou Cale, t. 2)*, Louvain-la-Neuve, Éditions du Miroir, 1987 et 1988.

17. Warn's et Raives, *Les perles de Siam (Lou Cale, t. 3)*, *Étrange fruit (Lou Cale, t. 4)*, *Le centaure tatoué (Lou Cale, t. 5)*, Paris, Les Humanoïdes Associés, 1990-1992.

18. *Id.*, *Congo 40*, Tournai, Casterman (coll. Studio [À Suivre]), 1988.

19. *Id.*, *L'innocente*, Tournai, Casterman (coll. Studio [À Suivre]), 1991.

20. *Id.*, *Équatoriales*, Tournai, Casterman (coll. Studio [À Suivre]), 1992.

21. *Id.*, *Intermezzo*, Tournai, Casterman (coll. Studio [À Suivre]), 1993.

22. *Id.*, *L'envers des rêves*, Tournai, Casterman (coll. Studio [À Suivre]), 1995.

23. *Id.*, *Lettres d'Outremer* (coll. Studio [À Suivre]), Tournai, Casterman, 1996.

qui l'adulte, jusqu'à ce que cette dernière l'expédie en Angleterre pour écrire un roman digne du prix Pulitzer dont il rêve de façon obsessionnelle depuis trop longtemps ; étrange rencontre d'un homme comblé avec une serveuse vietnamienne <sup>24</sup>. Enfin, à partir de 1996, dernière série de 9 albums, avant quelque échappée de l'écurie Casterman, avec *Les Suites vénitiennes*, les aventures tumultueuses d'Alessandro Beltrame, enfant bâtard d'un puissant sénateur, au départ d'une cité des Doges version XVIII<sup>e</sup> siècle brillamment décadent <sup>25</sup>.

En 1997, les deux complices participent ainsi au recueil collectif *Le Quartier Sainte-Marguerite*, histoires courtes autour d'une célèbre rue liégeoise (publié par la *Librairie Brüssel* [Bruxelles] et la *Librairie La Marque Jaune*. Retour au bercail éditorial tournaisien avec *Kin' la belle*, en 1999, un *one shot* où ils signent le dessin sur un scénario de Vandam qui offre une magnifique plongée dans la Cité ardente vue à travers le prisme d'un café « congolais » de Liège, le *Kin' la Belle* (inspiré de la *Taverne Le Rétro*, au coin de la rue Saint-Séverin et de la rue Mignon <sup>26</sup> et de la faune urbaine qui gravite autour) <sup>27</sup>. Et ils offrent une nouvelle échappée chez Glénat avec la série *L'Orfèvre*, 5 volumes qui jalonnent les années de 2000 à 2004 en compagnie de Charles-Albert Laffeur, dit « l'Orfèvre », qui mène l'enquête – nous sommes dans les années 1930 – sur un trafic d'opium et de trésors archéologiques entre la France et le Cambodge <sup>28</sup>, ballades aux quatre coins du monde, d'une république des bananes latino-américaine au Cambodge, en passant par le ventre de Paris ou les quartiers chauds de New York.

En 2002-2003, ils opèrent leur retour chez Casterman avec une série en 2 albums, *Un diamant sous la lune*, quand Ange Conti mène l'enquête à travers la planète, de « De Dakar à Londres, de Johannesburg à Anvers en passant par Kinshasa » comme l'indique les présentations commerciales, pour retrouver sa fille, alors qu'il vient d'apprendre de son ex-femme qu'elle a été enlevée en même temps que sa demi-

24. *Id.*, *La contorsionniste*, Tournai, Casterman, 1998.

25. *Id.*, *Esquisse (Les suites Vénitiennes, t. 1)*, Tournai, Casterman, 1996 ; *Rouge Venise (Les suites Vénitiennes, t. 2)*, Tournai, Casterman, 1997 ; *Id.*, *Exil (Les suites Vénitiennes, t. 3)*, Tournai, Casterman, 1998 ; Warnauts-Raives, *La nuit de Gorée (Les suites Vénitiennes, t. 4)*, Tournai, Casterman, 1999 ; *Le griot blanc (Les suites Vénitiennes, t. 5)*, Tournai, Casterman, 1999 ; *L'île sous le vent (Les suites Vénitiennes, t. 6)*, Tournai, Casterman, 2000 ; *Crépuscules sur la Lagune (Les suites Vénitiennes, t. 7)*, Tournai, Casterman (coll. Ligne Rouge), 2004 ; *Clara (Les suites Vénitiennes, t. 8)*, Tournai, Casterman (coll. Ligne Rouge), 2005 ; *Sérénissime (Les suites Vénitiennes, t. 9)*, Tournai, Casterman (coll. Ligne Rouge), 2006.

26. Émile Mérenne, *Le pays de Liège à travers la bande dessinée*, Liège, Céfal, 2008.

27. Warnauts-Raives et Vandam, *Kin' la belle*, Tournai, Casterman, 1999.

28. *Id.*, *La mort comme un piment (L'Orfèvre, t. 1)*, Grenoble, Glénat, 2000 ; *La maison sur la plage (L'Orfèvre, t. 2)*, Grenoble, Glénat, 2001 ; *K. O. sur ordonnance (L'Orfèvre, t. 3)*, Grenoble, Glénat, 2002 ; *Le sourire de Bouddha (L'Orfèvre, t. 4)*, Grenoble, Glénat, 2003 ; *Les larmes de la courtisane (L'Orfèvre, t. 5)*, Grenoble, Glénat, 2004.

sœur<sup>29</sup>. Suit *Fleurs d'ébène*, dans la collection *Univers d'auteurs*, en 2007, une enquête au Congo Belge à la veille de l'indépendance : le « nègre » imbibé retrouvé mort écrabouillé dans un petit chemin n'est autre qu'un militant politique bien connu ; une guerre tribale est en perspective, alors que les documents d'enquête comme les témoins disparaissent<sup>30</sup>. Changement de continent en 2008, toujours chez Casterman, avec *À cœurs perdus* : quand l'étudiant Aaron de Vancouver croise deux redoutables charmeuses, Shannon et Girl, son destin va lamentablement basculer<sup>31</sup>. Avec *Liberty* en 2009, on reste au Nouveau Monde (et chez Casterman) : à 16 ans, la jeune Tshilanda, fille du chef de la sécurité d'un grand hôtel international de Kinshasa – nous sommes en 1974 –, doit quitter le Congo pour accoucher discrètement à New York, d'une petite fille qu'elle appellera Liberty, tout un programme<sup>32</sup>.

Un nouveau et dernier cycle est toujours en cours, à partir de 2001 au Lombard (dans la collection *Signé*), avec *Les Temps Nouveaux*, en 2 volumes<sup>33</sup>, puis *Après-Guerre*, toujours en 2 volumes<sup>34</sup> et *Les Jours heureux*, avec un volume paru à ce jour (Warnauts-Raives, 2015). Il offre quelques pages d'histoire européenne à travers un fil conducteur familial qui suit la destinée de Thomas Deschamps, rentré dans son village natal de la vallée de l'Aisnes, dans les Ardennes belges, en 1938, après huit ans au Congo. Les amours tumultueuses de Thomas se mêlent en effet à la trame historique de ces tragiques décennies du xx<sup>e</sup> siècle, qui vont de Rex à l'Expo 58, de l'Ordre Nouveau à la Guerre froide : la Guerre d'Espagne, la campagne des 18 jours, l'Occupation, la Bataille des Ardennes, la Libération, l'épuration, Hiroshima, l'occupation de l'Allemagne et la partition de la capitale du Reich, le blocus Berlin, la Question royale, la Guerre d'Algérie, la V<sup>e</sup> République et... l'Indépendance du Congo ! Et le Congo dans tout cela, précisément ? Il n'est jamais très loin : en chemin, on apprend que Thomas a une fille métisse, fruit de ses passions africaines à Jadotville, qui vient en Belgique pour ses études, tandis qu'il repart au Kivu pour lancer une plantation de café. Chassé-croisé à nouveau aux belles heures de l'Exposition universelle de Bruxelles, alors que Thomas revient au pays pour l'agonie de Rose, la fidèle tenancière de l'Hôtel des Roches, berceau familial des Deschamps père et fille et que l'indépendance du Congo se profile à l'horizon.

29. *Id.*, *Taille blanche* (*Un diamant sous la lune*, t. 1), Tournai, Casterman (coll. Univers d'auteurs), 2002 ; *Pierre noire* (*Un diamant sous la lune*, t. 2), Tournai, Casterman (coll. Univers d'auteurs), 2003.

30. Éric Warnauts et Guy Raives, *Fleurs d'ébène*, Tournai, Casterman, 2007.

31. *Id.*, *À cœurs perdus*, Tournai, Casterman, 2008.

32. Warnauts et Raives, *Liberty*, Tournai, Casterman, 2009.

33. *Id.*, *Le retour* (*Les Temps Nouveaux*, t. 1), Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2011 ; et *Entre chien et loup* (*Les Temps Nouveaux*, t. 2), Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2012.

34. *Id.*, *L'Espoir* (*Après-guerre*, t. 1), Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2014 ; et *Id.*, *Blocus* (*Après-guerre*), Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2014.

Sans parler ici des ouvrages commis avec d'autres compères, la production de nos deux inséparables est donc considérable<sup>35</sup>. Et pourtant, parallèlement à cette production prolifique Warnauts trouve encore le temps d'enseigner la bande dessinée à l'École Supérieure des Arts Saint-Luc de Liège ! Raives de son côté, réalise également des livres pour enfants aux Éditions Mijade, lancées en 1993 par Michel Demeulenaere, ex patron-fondateur – tiens donc – des Éditions du Miroir, mais sous son vrai nom, Guy Servais, et met en couleurs les albums de divers auteurs parmi lesquels, Jean-Claude Servais, Marc-Renier ou Charles Masson, ce qui en fait un des meilleurs coloristes de sa génération.

Depuis 30 ans, Éric Warnauts et Raives, alias Guy Servais, nous ont donné à découvrir le monde à travers une quarantaine d'albums qui nous ont fait voyager tout autour de la planète, du Congo de l'entre-deux-guerres, au Harlem contemporain, du Liège de la Bataille du charbon au petit village ardennais de Fanzel ; et dans les soubresauts tragiques de l'histoire de notre xx<sup>e</sup> siècle, si l'on en excepte les *Suites vénitiennes*, qui nous immergent, elles, dans un xviii<sup>e</sup> siècle européen très bien documenté. Au fil des albums s'affermissent les contours d'un univers très personnel, où les décors intimement mêlés à l'arrière-fond historique qui les caractérisent, constituent un espace toujours gorgé de l'air du temps, de l'atmosphère des événements et où se déploient des personnages faits de rêves et de chimères, de désirs et de chairs, ce qui rend si complexe leur parcours perturbé dans le labyrinthe de la vie. C'est ce souci de l'ambiance juste, restituée en quelques images bien choisies qui font de nos auteurs des champions de l'ellipse, qui donne à beaucoup de leurs œuvres un parfum de vérité saturé d'émotions. Les images et les décors de l'avance alliée en 1945, par exemple, après la bataille des Ardennes, dans *L'innocente*, rendent à merveille l'atmosphère apocalyptique de la débâcle nazie. S'il est vrai que la bande dessinée n'a pas pour objectif de raconter l'Histoire, pas plus qu'elle n'a pour mission de camper des paysages connus avec une précision de géographe, au moins faut-il noter ici l'extraordinaire capacité des auteurs à inscrire leurs récits dans la trame spatio-temporelle du réel.

## 2. Le Congo dans l'œuvre de Warnauts-Raives

Sans être omniprésent, le Congo belge colonial (et ses héritages) transparait à un certain nombre de reprises dans la production de Warnauts-Raives : dans *Congo 40* (1988) et *Équatoriales* (1992) qui se déroulent intégralement au Congo, le premier aux alentours des années 1940 et le second à la veille de l'indépendance ; dans *Kin' la belle*

35. Citons, en vrac : Warnauts-Raives-Lenoir, *Chemin d'exil*, 2 vol., Bruxelles, Croix rouge de Belgique, 2004-2007 ; Koehler, Erkol, Simon et Raives, *La Rose des sables*, 2 vol., Paris, Daniel Maghen, 2009-2010 ; Warnauts, *Les Enquêtes de Pat Archer*, Paris, Albin Michel (L'Écho des Savanes), 1987 ; etc.

(1999), un conte urbain contemporain dans un quartier populaire de Liège où se croisent, entre autres, quelques rescapés, noirs ou blancs, de l'aventure coloniale ; dans *Fleurs d'ébène* (2007), un polar politique sur fond d'Indépendance ; et enfin, avec la suite *Les Temps nouveaux, Après-Guerre* (2 vol., 2014), *Les jours heureux* (1 vol. paru 2015), en arrière-fond de la saga des Deschamps, de 1938 à 1958, avec les aventures coloniales de l'enfant terrible de la famille, alors que cette dernière traverse les années noires de l'Europe. On pourrait également évoquer *Un diamant sous la lune* (2 vol., 2002-2003), enquête mondiale sur une disparition d'enfant dont le second volume se passe partiellement à Kinshasa (où le héros a travaillé 20 ans plus tôt au service d'une société diamantaire). Mais l'histoire est contemporaine de la publication, ce qui situe les débuts de l'aventure à l'aube des années 1980, en dehors de tout contexte colonial. On pourrait de même mentionner *Liberty*, qui débute à Kinshasa à l'automne 1974 à l'occasion du match de boxe du siècle opposant Mohamed Ali à George Forman et du séjour dans la capitale congolaise, hasard inouï du calendrier, du groupe de James Brown, le pape de la *soul* ; mais ce n'est qu'un petit clin d'œil à l'histoire comme les auteurs en raffolent, sans réminiscence coloniale aucune, l'essentiel du récit se déroulant en fait à New York, au cours des décennies suivantes.

### *Congo 40*

Premier *opus* sur le Congo colonial belge, *opus* majeur s'il en est, *Congo 40* date de 1988, moment où la bande dessinée adulte entre dans sa période de maturité. Elle parle désormais de tout, sans tabous, et redécouvre avec des yeux critiques l'histoire sociale contemporaine, belge en l'occurrence : le rexisme, la guerre, la collaboration, la Question royale, la Grande Grève de l'hiver 1960-1961, tout est revisité<sup>36</sup>. Notre récit commence avec une remontée en pirogue dans la région de Luabu, dans la province de Bandundu en guise de mise en contexte immédiate dans l'Afrique sauvage, au cœur de la forêt équatoriale. Au centre de la pirogue – et du récit – un Blanc est assis, entouré de payeurs noirs, la couleur des figurants. Un flash-back nous éclaire sur la présence de ce Blanc en pleine brousse : la rencontre d'un jeune homme, gigolo de son état, dans un bel hôtel des Alpes françaises, en juin 1935, avec un mystérieux planteur.

On en apprend rapidement davantage : un rapport adressé au gouverneur général de Léopoldville et émanant du « District du Lac Léopold II Mai-Ndombé, territoire de Mungi, août 1943 »<sup>37</sup>, signale qu'un

36. Voir ici la *Nouvelle Histoire de Belgique II (1940-2000)*, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, Le Cri, 2010, coffret en 4 vol. : Vincent Dujardin et Mark Van den Wijngaert, *La Belgique sans roi (1950-1970)* ; Vincent Dujardin et Michel Dumoulin, *L'Union fait-elle toujours la force ? (1970-2000)* ; Marnix Beyen et Philippe Destatte, *Un autre Pays (1885-1980)* ; Guy Vanthemsche, *La Belgique et le Congo*.

37. Warnauts-Raives, *Congo 40, op. cit.*, p. 20, vignette 1.

certain Vincent Deville – notre piroguier –, arrivé en visite dans la plantation de M. Leloup le 27 juin 1940, y a été surpris. Le récit plonge alors dans Mungi, chef-lieu du territoire, dont l'organisation spatiale reflète bien l'esprit de la colonisation : derrière la résidence de l'administrateur, le carré européen avec le campement militaire, à l'opposé du village indigène en pisé. C'est alors que débarque Laurence, la petite-fille du planteur, qui... connaît le mystérieux Vincent, croisé dans les Alpes en 1935 effectivement. Arrive alors aussi en side-car Louis Leloup, le planteur, venu accueillir sa petite fille.



FIGURE 1. — Fascinante beauté de la nature africaine. La beauté de la nature sauvage africaine – ici un déplacement en pirogue sur fond de jungle à la nuit tombante –, sa dimension exotique, vierge de toute empreinte de la « civilisation », continue à alimenter les récits de Warnauts-Raives. Au-delà d'une mise en images d'un aspect de la mythologie de l'Outre-mer, il reste la fascination persistante de l'homme occidental pour l'état de nature, un âge d'or qui s'éloigne de nous à la vitesse du « progrès ». Warnauts-Raives (1988), *Congo 40*, Tournai, Casterman (coll. Studio [À Suivre]), p. 9, vignette 1.

Lorsque Vincent rentre d'expédition au domaine Leloup, une fête – où sont conviés les quelques Blancs du poste – et la jolie Laurence l'attendent : on comprend immédiatement qu'un drame est en train de se nouer entre Vincent, le héros de l'aventure, Élisabeth, une jeune Aphrodite africaine qui lui sert autant de ménagère que de maîtresse – elle incarne ici à merveille le stéréotype de la femme africaine susceptible de satisfaire tous les fantasmes de l'homme blanc –, et cette mystérieuse Laurence qui revient. En fait, l'affaire se corse : on comprend alors rapidement que la fille du grand-père, Marie-Claire, qui est aussi la mère de Laurence, entretient une relation trouble et ambiguë avec Vincent, ce que n'apprécie guère Élisabeth, sa maîtresse noire condamnée de ce fait à une position subalterne

On plonge alors dans la vie des coloniaux de Mungi : les Noirs travaillent en arrière-fond, tandis que les Blancs, peu nombreux, s'« occupent » dans une promiscuité forcée, les véritables rencontres entre eux étant très limitées dans le récit, comme nous le verrons. Tandis que des Congolais chargent des caisses sorties de l'usine CEBC, son patron Massillon – tête de fripouille, langage peu châtié, il fait partie des « méchants », stéréotype BD oblige – joue au billard au club du quartier blanc. La discussion avec Louis est quelque peu tendue :

*Outre-Mers, Revue d'histoire*, T. 104, N° 392-393 (2016)

« Ne recommencez pas votre numéro de prêcheur Robens... Vous êtes mouillé autant que nous dans cette affaire... », de même qu'avec le médecin qui vient d'entrer : « Je me moque de ces foutus Noirs... Je suis ici chez moi et à défaut d'y être respecté, j'y suis craint... Leur respect... Je m'en torche le cul. Ce genre de connerie, je les laisse à Leloup... »<sup>38</sup>. Dialogue de sourds, que Massillon conclut de façon péremptoire : « C'est justement parce que cet endroit est oublié de Dieu que nous pouvons y vivre libre ». Que s'est-il bien passé qui les lie tous par un si redoutable secret ? On ne le saura pas tout de suite.

C'est alors que débarque sous une pluie battante le couple Delférant, une jolie rousse aux seins bien visibles dans ses vêtements détrempés que son mari n'hésite pas à offrir au regard des mâles présents (« Donne moi ce sac chérie. Il va tacher ton chemisier... »<sup>39</sup>). Le soir, une partie de carte va permettre de découvrir le pot aux roses : mis en difficulté au jeu par Massillon, le jeune Delférant serait prêt à miser sa femme plutôt que l'argent qu'il n'a plus ! L'administrateur coupe alors court brutalement : « Vous ne changerez donc jamais, Massillon... L'affaire Leloup ne vous a pas servi de leçon ? »<sup>40</sup>. De fil en aiguille, le passé remonte à la surface : le père de Laurence a été liquidé par le grand-père, parce qu'il avait joué sa fille, aux cartes, ce qui permit à Massillon et son valet Pedro, un commerçant portugais, de violer la fillette en route pour le pensionnat des Sœurs de Léopoldville. Cette découverte rend le jeune Vincent, qui est follement éperdu de Laurence, littéralement fou, ce qui va réveiller les consciences : menacé de dénonciation, Massillon préfère se pendre plutôt que de partir, à moins qu'il ne s'agisse d'une liquidation du grand-père maquillée en autodestruction : « Il fallait qu'il en fût ainsi pour que justice soit faite... »<sup>41</sup>. Cet épilogue – du moins en apparence – se termine par une torride rencontre charnelle entre Vincent et Laurence, devant les yeux abasourdis de sa mère...

Mais la conclusion véritable de cette aventure n'éclate qu'une quinzaine d'année plus tard, en juillet 1960, au moment de l'Indépendance et de la mutinerie de la Force publique, qui prélude en fait aux massacres de ces maudits Blancs. Les mutins pénètrent alors dans la maison du couple mixte formé par Éliisa et Vincent, détruit et alcoolique. Toute l'histoire telle qu'on l'a suivie n'est en fait que le fruit d'une reconstitution imaginaire de Vincent : Laurence, sa bien aimée, n'est jamais revenue en 1943 ; ils ne se sont pas aimés ; elle est morte dans un camp en Pologne durant la guerre ; etc. Bilan laconique de l'ère coloniale, dans le chef d'un mutin noir de la Force publique : « Vous autres 'Makango' [femme à Blanc], je ne vous comprends pas. Comment ne les haïssez-vous pas ?! Hum ! Moi, j'ai tellement haï ces Blancs que je peux

38. *Ibid.*, p. 50, vignettes 5-6.

39. *Ibid.*, p. 60, vignette 1.

49. *Ibid.*, p. 65, vignette 11.

41. *Ibid.*, p. 74, vignette 6.

comprendre à quel point tu peux aimer le tien »<sup>42</sup>. Si le chef des insurgés épargne le Blanc après lui avoir balaféré le visage à la machette (« nous ne sommes plus des sauvages, tout de même »<sup>43</sup>), c'est pour prendre cette femme devant lui comme les colons blancs le faisaient avec les « négresses »... À souligner ici, la triste fin du héros, qui globalement n'aura pas su s'adapter à sa terre d'accueil et finira dans la déchéance, un thème fréquent des romans coloniaux, où la « sauvagerie » de la terre africaine finit par dissoudre la conscience de l'homme blanc<sup>44</sup>.

Comment interpréter ce récit, à la fois classique par la sollicitation du vieil imaginaire colonial<sup>45</sup>, et novateur à bien des égards par rapport à la bande dessinée classique<sup>46</sup> ? Il convient d'être nuancé. Par rapport à l'âge d'or, la représentation physique de l'Afrique se veut réaliste : la terre africaine n'est plus identifiée par quelque détail « signifiant », comme un animal sauvage caractéristique ou un arbre exotique : les décors sont très soignés et nous donnent à voir de véritables tableaux géographiques de la forêt équatoriale, du village indigène, etc. Et la maîtrise par Raives des couleurs contribue à restituer des ambiances « africaines » saisissantes de vérité. On ne peut que tomber sous le charme de la beauté de la terre africaine, sa nature sauvage, « exotique ». Pur cliché colonial ? À voir !

Le monde des Noirs est présenté à travers les clivages traditionnels, certes, mais sans l'a priori colonial « civilisateur » profondément dénigrant pour la culture indigène. Les Noirs sont bien entendu le plus souvent représentés dans leur rôle d'éternels figurants par rapport au monde des Blancs<sup>47</sup> – c'est bien entendu exprimé au début de l'aventure par la mise en images d'une tournée en brousse de Vincent, seul Blanc entouré d'auxiliaires africains –, ce qu'ils étaient effectivement, mais présenté avec respect. En première lecture, l'ingénieur agronome traite ses hommes avec correction, comme il le ferait avec des employés blancs en Belgique. C'est vrai également lors d'une seconde expédition, où il se dit honoré de l'invitation du chef de tribu d'assister à la danse « Bobongo » (image convenue de la sensualité et du rythme africains, malgré tout), et où le chef de tribu est présenté par ailleurs de manière

42. *Ibid.*, p. 86, vignette 2.

43. *Ibid.*, p. 86, vignette 5.

44. Pierre Halen, « Le petit Belge avait vu grand. Le récit colonial en Belgique francophone, au Congo Belge et au Ruanda-Urundi de 1856 à nos jours », Thèse de doctorat en philologie romane, Université catholique de Louvain, 2 vol., Louvain-la-Neuve, 1992-1993. L'auteur a tiré, recentré sur notre objet et bien développé : « Le Congo revisité. Une décennie de bandes dessinées 'belges' (1982-1992) », *Textyles*, n° 9, 1992, p. 365-382, (2<sup>e</sup> tirage : 1995, p. 291-306).

45. Nathalie Tousignant, (1993), « L'image belge de l'Africain », art. cit.

46. Mélanie Sterckx, « L'imaginaire colonial belge. Étude comparative de personnages issus du roman Kufa et de la bande dessinée Congo 40 », Mémoire inédit en langues et littératures romanes, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2003, p. 96-129.

47. Jean-Luc Vellut, « Matériaux pour une image du Blanc dans la société coloniale du Congo belge », in Jean Pirotte (dir.), *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Sources et méthodes pour une approche historique*, Louvain, Nauwelaert, 1982, p. 91-116.

positive et digne. Comme le sera d'ailleurs plus tard le vieux sorcier qui dialogue avec le grand-père Leloup : c'est sa sagesse et sa connaissance de l'âme humaine qui sont mises en avant, et pas la posture négative de l'ensorceleur-thaumaturge, ennemi et obstacle de la rationalité occidentale et de la civilisation ! Quand bien même l'Africain a toujours les lèvres épaisses, les cheveux crépus, etc. (est-ce évitable en bande dessinée ?), on n'est plus dans la caricature : le temps du cannibalisme est loin, celui des luttes anti-esclavagistes de la propagande coloniale<sup>48</sup> ou... du langage petit nègre<sup>49</sup> de *Tintin au Congo* aussi<sup>50</sup> !

L'analyse reste nuancée : le caractère arbitraire et oppressant de la domination coloniale traverse tout le récit. En toute hypothèse, surtout d'abord par petites touches bien senties. On peut rappeler le dialogue évoqué entre Joseph et l'administrateur territorial :

- Je ne suis pas toujours stupide... .
- Je te trouve bien insolent, Joseph. Et le docteur ne sera pas chaque fois là pour te protéger... ».
- Alors je me tairai, Monsieur l'administrateur principal. <sup>51</sup>

On peut aussi évoquer la tirade de Massillon contre les Noirs, qu'il méprise ou encore la scène où l'administrateur territorial visite Vincent en prison pour cause de violences potentielles contre les deux violeurs de Laurence<sup>52</sup>. Le gardien noir, Mangbetou, se risque à un questionnement, vite ravalé en raison de son statut de second plan (« Je voulais vous demander... », « Euh... Je... », « Non... Rien... »). Ce que confirme l'administrateur (« Tu penses trop Mangbetou... Pour les Noirs comme pour les Blancs, c'est mauvais !! »). Et les choses sont claires à la fin de l'album, au moment de l'Indépendance<sup>53</sup>, avec, comme on l'a vu, ce cri de haine mis par nos auteurs dans la bouche de l'insurgé (« Moi, j'ai tellement haï ces Blancs [...] ») ainsi que l'expression de sa révolte (« nous ne sommes plus des sauvages, tout de même »).

On notera pour terminer cette brève analyse, que le récit n'entend pas évoquer toute la société coloniale. Un des grands absents, par

48. Voir ici : Philippe Delisle, « La traite négrière, l'Europe, l'Église catholique dans la bande dessinée des années 1940 aux années 1980 », in Claude Langlois (dir.), *Histoire et Missions Chrétiennes*, n° 15, *Thérèse de Lisieux et les missions*, Paris, Karthala, 2010, p. 187 sq. ; Philippe Delisle, *Tintin et Spirou contre les négriers. La BD franco-belge : une littérature antiesclavagiste ?* (Esprit BD), Paris, Karthala, 2013.

49. Alessandro Costantini, « Écrivez-vous petit-nègre ? La parole française écrite en situation d'énonciation coloniale et sa représentation », dans *Ponti/Ponts*, n° 8, 2008, p. 109-136, et Alessandro Costantini, « Bande dessinée franco-belge, petit-nègre et imaginaire colonial, La BD francophone », *Publifarum*, n° 14, 2011, consulté le 1<sup>er</sup> mai 2015 sur le Site Internet de : Publifarum (<[http://publifarum.farum.it/ezine\\_pdf.php?id=207](http://publifarum.farum.it/ezine_pdf.php?id=207)>).

50. Philippe Delisle, « *Le reporter, le missionnaire et l'homme léopard. Réflexions sur les stéréotypes coloniaux dans l'œuvre d'Hergé* », *Outre-mers. Revue d'histoire*, n° 362-363, 2009, p. 267-281. Voir Hergé, *Tintin au Congo (Les aventures de Tintin, t. 2)*, Tournai, Casterman, 1946.

51. Warnauts-Raives, *Congo 40*, op. cit., p. 22, vignettes 3-5.

52. *Ibid.*, p. 72, vignettes 4-7.

53. *Ibid.*, p. 86, vignettes 2 et 5.

exemple, dans le camp des Blancs mis en scène dans ce volume, est ici le missionnaire, dont la présence est certes suggérée à travers la présentation d'une affiche de propagande pour l'« Aide aux Missions »<sup>54</sup>, mais qui ne semble interférer en rien dans le microcosme local : pas d'église, par d'école ni d'enfants, etc. C'est étonnant pour un personnage aussi central dans l'imaginaire colonial<sup>55</sup> ! On peut se demander si cela ne correspond pas à un parti pris narratif qui entend se focaliser sur un certain nombre de paramètres, comme la dichotomie entre les coloniaux au sens strict et les indigènes, rendue ici avec finesse et nuance. Sont aussi identifiés les trois types de coloniaux : l'humaniste proche des Noirs, avec le grand-père Leloup dans le rôle du « bon planteur » philanthrope ; les fonctionnaires ordinaires, qui participent d'un système de domination, mais restent « fréquentables », avec l'administrateur territorial, son secrétaire, l'agronome, le médecin et Vincent ; et les aventuriers sans foi ni loi, avec Massillon et son sbire portugais, avec en arrière-fond, deux caractères constitutifs de l'univers des auteurs : un attachement viscéral au rendu des décors et à la restitution des ambiances historiques ainsi qu'un goût prononcé pour l'analyse des rapports psychologiques entre les êtres humains, toujours complexes, difficiles, particulièrement entre les hommes et les femmes. De ce dernier point de vue, Éric Warnauts et Guy Servais sont exemplaires d'une génération qui a pu s'intéresser à la femme – on est loin de la Castafiore – et ils s'y sont donné à cœur joie. L'érotisme, la sensualité, etc., traversent certes toute leur œuvre, mais aussi la difficulté de construire une relation stable et durable.

### Équatoriale

En 1992, *Équatoriales* rassemble, comme on l'a vu cinq histoires courtes, sans doute calibrées pour une parution en « épisodes » pour la revue (*À Suivre*), qui évoquent toutes, chacune à leur manière, la puissance du désir humain et de la sexualité<sup>56</sup>. De quoi suggérer l'universalité humaine des rapports de couple et de leur complexité, quels que soient les contextes spatio-temporels, par ailleurs superbement suggérés, comme toujours ? En toute hypothèse, une seule nouvelle évoque le Congo colonial : *Congo Blanc*<sup>57</sup>. L'histoire superpose la petite à la grande histoire, puisque le drame de l'arrachement au Congo

54. *Ibid.*, p. 72, vignettes 3 et 7.

55. Sur la figure du missionnaire dans la BD, voir : Philippe Delisle, *De « Tintin au Congo » à « Odilon Verjus »*. *Le missionnaire, héros de la BD belge*, Paris, Karthala, 2011 ; Philippe Delisle, « Un « Tintin au Congo » flamand au service des missions chrétiennes. Le bâton du féticheur, de Renaat Demoen (1949-1950) », *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 101, 2015, p. 121-140 ; et Philippe Delisle, « L'espace de la mission au miroir de la BD belge d'aventures des années 1920-1950 », *Histoire, monde et cultures religieuses*, 2016/1 (n° 37), p. 103-118.

56. Pour rappel : Warnauts-Raives, *Équatoriales*, *op. cit.*

57. *Ibid.*, p. 5-14.

au moment l'Indépendance de 1960 y sert de déclencheur à une crise aiguë d'un jeune couple de coloniaux. Louis, de retour à Coquilhatville (province d'Équateur) après une tournée en brousse qu'il a passée en compagnie voluptueuse de sa sensuelle maîtresse indigène, doit s'expliquer avec Isabelle, jeune, jolie et... lucide sur son époux. Si elle identifie la colonie au mal qui détruit les êtres, lui choisit de rester, conscient que s'il part, il finira « comme tous les coloniaux : bouffés à l'intérieur par la nostalgie »<sup>58</sup>. S'expriment ici autant la fascination d'antan pour le continent noir que le recul critique sur la réalité de la domination coloniale : « Bientôt, ce pays sera indépendant... Plus rien ne sera comme avant ! Les Blancs ne seront plus les rois. Si tu restes, ce pays te détruira »<sup>59</sup>.

### *Kin' la belle*

*Kin' la belle*, en 1999, est d'avantage une histoire « belge » actuelle, multiculturelle et intergénérationnelle, qu'une véritable mémoire des temps coloniaux. Le récit se déroule dans le quartier Sainte-Marguerite, un quartier populaire liégeois, où cohabitent de vieux indigènes, le « Père Mutien », un ancien missionnaire remercié en son temps par sa congrégation pour ses frasques avec la gent féminine indigène (d'où son surnom : l'« excommunié »), et de jeunes étudiants, dont Vincent, élèves aux Beaux-Arts, dit l'« étudiant-artiste », sensible et fragile, que l'on va suivre dans le dédale de la ville et de son esprit tourmenté. Les autres principaux protagonistes de l'histoire ne sont que deux. D'un côté « Papa the Boss », le tenancier du *Kin*, « ramenés dans mes valises » – c'est l'« excommunié » qui parle, – quand il a reçu de ses supérieurs son billet retour pour le « pays gris »<sup>60</sup>. De l'autre, Marie-Constance, alias la « princesse de Goma », folle éperdue de Vincent, qui lui résiste sans trop s'en rendre compte, mais qu'elle finira par mettre sous la couette ! Les autres font partie du décor et servent de prétexte à une petite enquête d'ethnographie urbaine, dans un quartier où se croisent les réfugiés actuels des anciennes colonies et les « mindélés » (de « mondélé, pluriel mindélés en lingala : Blanc, personne à la peau blanche au Congo).

Dans tout cela, la mémoire coloniale se limite aux rêves perdus de l'« excommunié »<sup>61</sup>. On apprend ainsi que le « Père Mutien » (avec un nom pareil, il doit s'agir d'un frère des écoles chrétiennes, dont l'Institut eut très tôt des écoles à Kinshasa, Boma et Coquilhatville) était arrivé au Congo poussé par la foi, une foi vite retombée cependant : « J'ai vite compris que ma fameuse foi, ce n'était qu'un Monsieur

58. *Ibid.*, 12, vignette 4.

59. *Ibid.*, vignette 3.

60. *Id.*, *Kin' la belle*, *op. cit.*, p. 21, vignette 3-5.

61. *Ibid.*, p. 17-22.

crucifié au bout du chemin... Une histoire qui ne laissait guère de place à la vie »<sup>62</sup>. Dans l'inventaire des denrées coloniales précieuses, l'émisionnaire égrène : la lumière et les couleurs, la découverte de l'indolence de son corps et de la beauté des femmes d'ébène, la fascination de la nuit africaine, ses bruits, ses insectes, le tam-tam : « Le jour appartenait à l'homme de Dieu alors que la nuit était le territoire du sorcier. Bref, le soleil était chrétien et les étoiles étaient païennes »<sup>63</sup>. Une version revisitée de la mission ?

### *Fleurs d'ébène*

Il faudra attendre huit ans, en 2007, pour retrouver le Congo chez nos deux compères, avec *Fleurs d'ébène*, le temps d'un adieu aux colonies. Nous sommes en 1958 et l'affaire commence par un étrange accident : deux coloniaux roulent en voiture en galante compagnie de deux jeunes Africaines dont on devine le statut, alors qu'il fait nuit et que l'alcool coule à flots. Quand soudain le véhicule roule sur un obstacle : à l'examen, « C'est un homme. Un nègre... ». L'enquête commence de grand matin, à l'arrivée du médecin légiste : on apprend que Jean (Leman), l'enquêteur de la police judiciaire est plutôt sceptique sur le caractère accidentel de la mort de cet inconnu. Au soir, lors de la réception donnée en l'honneur du Gouverneur, dont les propos sur l'Indépendance future du Congo n'ont pas convaincu les coloniaux, on prend la mesure de l'état d'esprit réel la population indigène. Entre alors en scène un personnage – inattendu dans une bande dessinée –, figuré par des images au lettrage particulier qui nous donne à entendre (et voir...) l'équivalent de ce que dit la voix off au cinéma, et qui évoquera pour nous les impressions africaines du héros<sup>64</sup>.

Bientôt, le « nègre » écrasé est identifié et ce n'est pas n'importe qui : Donatien Kalamba était un activiste Lulua, et sa mort pourrait provoquer une guerre tribale opposant Lulua et Baluba. « Renversé » ou « écrasé » ? Jean n'a pas tranché une question dont la réponse officielle préoccupe la Sûreté ! Et la voix off de reprendre son commentaire introspectif sur Jean : « Sa vie avait commencé à lui échapper le jour même où il avait posé le pied sur le sol africain. Il s'était senti en osmose avec cet univers inconnu. Tout lui semblait tellement vivant. Les bruits, les sons, les odeurs... »<sup>65</sup>. Jean se rend en fait à Brazzaville, de l'autre côté du fleuve Congo, pour voir ses deux filles. On découvre que sa femme l'a quitté pour un Congolais, de l'« autre Congo », qui a également une petite fille métisse, Aimée. Petite ballade alors des trois

62. *Ibid.*, p. 18, vignettes 7-9.

63. *Ibid.*, p. 20, vignettes 2-4.

64. *Id.*, *Fleurs d'ébène*, op. cit.

65. *Ibid.*, p. 20, vignettes 2-5.

bambins au zoo de « Léo » et dans les mythes coloniaux, lorsque Aimée parle – clin d’œil à *Tintin au Congo* ? – de son grand-père Léopard <sup>66</sup>.

L’enquête reprend, après une escapade nocturne de Jean dans un bar de la ville indigène de Léopoldville, où l’on découvre la ségrégation qui sépare radicalement la vie des uns et des autres. Simon, l’auxiliaire noir de Jean, a fait preuve de sagacité et a bien enquêté, du côté de la parcelle du Signor Dè Pèrrera, un Portugais esseulé. Jean le félicite, en lui enjoignant de faire rapport au Commissaire de District, ce que le pauvre Congolais ne peut accepter, couleur de peau oblige <sup>67</sup>. Entre-temps, le rapport d’autopsie n’a pas été envoyé, la Sûreté étant passée par là. Jean enquête du côté de la clinique de son ami légiste, où officie Sœur Marthe – personnel blanc, patients noirs ? – où ses craintes initiales se confirment : le « nègre » était mort avant d’être écrasé... Suivant alors les précieuses informations de son auxiliaire indigène, Jean interroge le sieur De Pèrréa, ce qui le conduit chez son complice Willy de Gucht, à Kabinda. L’explication entre les deux hommes porte

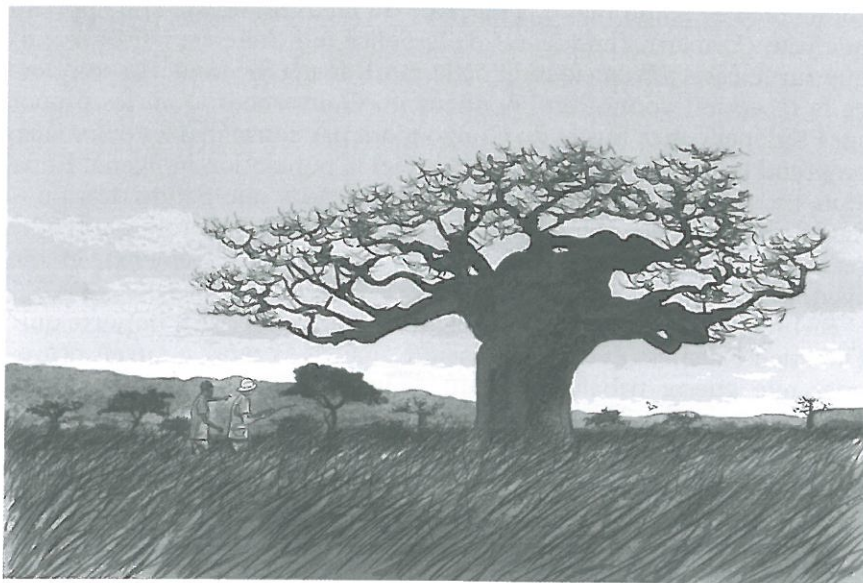


FIGURE 2. — Scène de chasse. Petit clin d’œil aux clichés coloniaux – qui n’apparaît qu’une fois dans toute la production de Warnaut-Raives : le colon blanc s’autorise ici une partie de chasse, renvoi discret à l’image des pionniers de la colonisation, explorateurs et/ou chasseurs, affrontant la nature sauvage, et renvoi aussi au potentiel d’« aventures » extraordinaires que représentent ces territoires exotiques.

Warnaut-Raives, *Fleurs d’ébène*, Tournai, Casterman, 2007, p. 45, vignette 1.

66. *Ibid.*, p. 24-25. Pour la version hergèenne, voir : Hergé, *Tintin au Congo* (*Les aventures de Tintin*, t. 2), Tournai, Casterman, 1946, p. 31-32.

67. *Ibid.*, vignette 5.

moins sur l'enquête que sur la signification de l'Afrique : terre de liberté où l'homme retrouve sa condition primitive et sauvage <sup>68</sup>.

Au-delà de cette évocation de l'« appel de l'Afrique » – qui est en réalité au cœur du récit – l'enquêteur en vient alors à s'opposer au commissaire de District : la victime est morte lors d'un interrogatoire trop musclé de la Sûreté, ce que ce dernier ne peut entendre. Et le commissaire de District de menacer : Jean a une vie dissolue et est dans le collimateur des autorités, tant religieuses que civiles ; un peu de distraction – la chasse qu'il affectionne, par exemple – lui ferait le plus grand bien !

C'est la voix off qui nous relate cette partie de chasse en savane – un classique de la littérature d'outre-mer – ou plus exactement nous en donne le sens : « Comment renoncer à de tels moments ? Comment renoncer à tout ce que ce pays lui a offert ? » <sup>69</sup>. L'histoire touche à sa fin. Un flash-back sur la soirée qu'il a passée chez son ex-femme lors de sa visite à Brazzaville permet de jeter un regard critique sur l'Indépendance du Congo belge qui s'annonce, lorsque le compagnon noir – sans doute formé à l'université française – s'exclame : « Ils ne sont nulle part ! Combien avez-vous formé d'universitaires ? Et parmi ceux-ci combien de médecins, de juristes, d'officiers ? Aucun ! » <sup>70</sup>. De retour au poste, notre commissaire en chef décide alors de régler ses comptes.

Il a d'abord une discussion avec son brillant auxiliaire africain, Joseph, qui a tout compris mais n'entend pas compromettre sa situation : « Le cœur d'un nègre s'est arrêté de battre suite aux mauvais traitements que lui ont fait subir les gens de la Sûreté... Faut-il que l'un de nous meure pour que vous saisissiez la nature inique du régime sous lequel nous vivons... » <sup>71</sup>. Et l'homme de décrire alors sa position de permanente sujétion dans un réquisitoire qui fait irrésistiblement pensé au discours de Patrice Lumumba à la cérémonie d'Indépendance du 30 juin 1960 : « Avez-vous seulement idée des humiliations qu'il m'a fallu subir pour obtenir la simple carte d'immatriculation [carte qui assurait une stricte égalité avec les Blancs : 217 délivrées en 1959...] ? » <sup>72</sup>. Et de décrire : « Les vexations d'assistantes sociales venues voir si ma femme savait se servir d'une fourchette et tenir son intérieur 'comme il faut'... Regardant si mes enfants avaient bien une culotte et des chaussures... » <sup>73</sup>. Procédure proprement vexatoire : « Et ces femmes qui n'avaient même pas fait les études que j'ai faites me tutoyaient et me posaient des questions comme si j'étais un enfant » <sup>74</sup>. On ne connaîtra pas le verdict de l'administration belge, mais l'important n'est pas là.

68. *Ibid.*, p. 40, vignette 1.

69. *Ibid.*, p. 46, vignette 2.

70. *Ibid.*, p. 47, vignette 6.

71. *Ibid.*, 2007, p. 54, vignette 1.

72. *Ibid.*, p. 56, vignette 1.

73. *Ibid.*, p. 56, vignette 1.

74. *Ibid.*, p. 56, vignette 1.

Dans l'ensemble, on retrouve ici l'univers congolais de *Congo 40*, la beauté sauvage de la nature africaine ou la fascination de l'homme blanc pour la femme noire, mais avec des variantes. Petit clin d'œil aux clichés coloniaux, le Blanc s'autorise ici une partie de chasse <sup>75</sup>, tandis qu'Aimée, dont l'ascendance paternelle est noire, soutient mordicus que son grand-père est un homme-léopard <sup>76</sup>. Si les images de la société coloniale restent fidèles à la ségrégation rigoureuse mise en place par les Belges, on peut néanmoins signaler quelques transgressions « neuves » par rapport à *Congo 40*. Elles vont du Noir vers le Blanc, ce qui reste problématique. Quand Aimée, la demi-sœur métisse des filles de Jean visite le zoo de Léopoldville et qu'elle est seule un moment, elle se fait vite interpeler par une gardienne qui ne conçoit sans doute pas qu'un enfant de couleur fréquente les lieux <sup>77</sup>. Mais les transgressions vont également du Blanc vers le Noir, ce qui – le Blanc ayant tous les droits – ne pose pas de problème : petite balade nocturne dans les quartiers chauds de la ville indigène de Léopoldville avec un inspecteur de la PJ qui n'hésite pas à s'y « abimer » joyeusement <sup>78</sup>.

En termes de récit, le héros de cette aventure reste cette fois debout dans sa traversée de l'épreuve coloniale : non seulement il n'a pas sombré dans la déchéance et l'alcool d'une vie facile, mais alors que l'Indépendance se profile, il fait le choix de rester dans ce qui est devenu « son » pays et il est réellement amoureux de Judith, sa belle fleur d'ébène, dont on peut raisonnablement penser qu'elle sera sa nouvelle femme, légitime cette fois. Dans le même ordre d'idée, l'ex-femme de Jean s'est installée à Brazzaville avec un Congolais – ce qui a fait longtemps « scandale » – dont le niveau de formation à la française (c'est une donnée historique indéniable) contraste avec la médiocrité de la formation indigène du côté belge du fleuve. Ce n'était autrefois pas montrable dans la BD classique ! Enfin, bien que l'on ne s'en explique pas la raison, la mission est ici plus visible, même si sa présence reste discrète : lors de la soirée donnée en l'honneur du Gouverneur, on reconnaît, au détour d'une case, un Père missionnaire portant une croix pectorale, soit un vicaire apostolique, religieux de son état <sup>79</sup> ; tout aussi subrepticement, on apprend que l'infirmière de l'hôpital où officie notre médecin légiste n'est autre que « Sœur Marthe » <sup>80</sup> ; et l'établissement de Luluabourg où travaille Judith, la maîtresse noire éconduite de notre enquêteur, est également tenu par des religieuses <sup>81</sup>. Pour ce qui est de la mission, le ton, ici, est plutôt neutre.

75. *Ibid.*, p. 45-46.

76. *Ibid.*, p. 24-25.

77. *Ibid.*, p. 25, vignette 8.

78. *Ibid.*, p. 27-30.

79. *Ibid.*, p. 12, vignette 2.

80. *Ibid.*, p. 34, vignette 3.

81. *Ibid.*, p. 50-53.

*Les Temps Nouveaux*

Dans le dernier cycle publié à partir de 2011, avec *Les Temps Nouveaux*<sup>82</sup>, *Après-Guerre* (2 vol.) et *Les Jours heureux* (1 vol. paru), Éric Warnauts et Guy Raives retracent en fait l'histoire de la Belgique – et de l'Europe – de 1938 à 1958, vue, comme nous l'avons signalé, par les yeux de Thomas Deschamps, originaire d'un petit village ardennais de la vallée de l'Aisnes. En 1938, Thomas est de retour au pays, après huit années au Congo, pour l'enterrement de son oncle Lucien, qui tenait l'hôtel des Roches avec Rose, qui l'ont élevé lui et son frère Charles, devenus orphelins en 1919<sup>83</sup>. Dans la première partie du récit, *Temps Nouveaux*, qui va de la montée du rexisme à la Libération, en passant par la Bataille des Ardennes, le Congo n'est guère évoqué que comme une sorte d'arrière-cour de la Belgique, qui, en quelque sorte, échappe à la tourmente européenne. On sait que Thomas y a passé huit ans, qu'il y a fait des parties de chasse et... des conquêtes féminines, mais sans beaucoup plus<sup>84</sup>. Au fil des pages, néanmoins – et cela se confirmera par la suite, on comprend lentement que ce séjour n'est peut-être pas fortuit. Thomas fait plutôt penser au mouton noir de la famille. Il appartient au camp des « rouges » (il a ramené dans ses valises une républicaine espagnole) alors que son frère, Charles, fricote avec les rexistes (nationalistes francophones favorables à l'Ordre nouveau). On apprend également que son amour de jeunesse, Alice, a fini par épouser – sécurité oblige – ce frère bien sage, notaire de son état, que tout oppose à Thomas l'aventurier : une raison supplémentaire pour cet écorché vif révolté d'être parti aux colonies, dans cet ailleurs où tout était possible, même pour lui ?

Pour l'heure, l'histoire ne nous dit pas vraiment pourquoi Thomas est parti, ni pourquoi il est rentré au pays : « Pourquoi es-tu revenu ? » lui demande Joseph, en vieil ami d'enfance devenu curé du village ; « Tu vivais comme tu le désirais au Congo... Sans comptes à rendre... ou si peu... ». Réponse évasive : « Qu'est-ce que le Congo vient faire dans cette discussion ? »<sup>85</sup>. La question revient régulièrement sur le tapis, dans le premier volume intitulé très justement *Le retour*. Ce retour inquiète et dérange, Charles surtout, qui redoute que son frère le compromette dans la petite société provinciale où il s'est fait un nom : à propos d'Assunta, que Thomas rapporte dans ses bagages : « Revenir au pays et agir comme tu le fais n'a pas de sens... Cette femme ne t'attirera que des ennuis ! »<sup>86</sup>.

82. Pour rappel : Warnauts et Raives, *Le retour* (*Les Temps Nouveaux*, t. 1), Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2011 ; et *Id.*, *Entre chien et loup* (*Les Temps Nouveaux*, t. 2), Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2012.

83. *Id.*, *Expo 58* (*Les Jours heureux*, t. 1), Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2015, p. 9, vignette 6.

84. *Id.*, *Le retour* (*Les Temps Nouveaux*, t. 1), Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2011, p. 6, vignette 2.

85. *Ibid.*, p. 22, vignette 2.

86. *Ibid.*, p. 31, vignette 7.

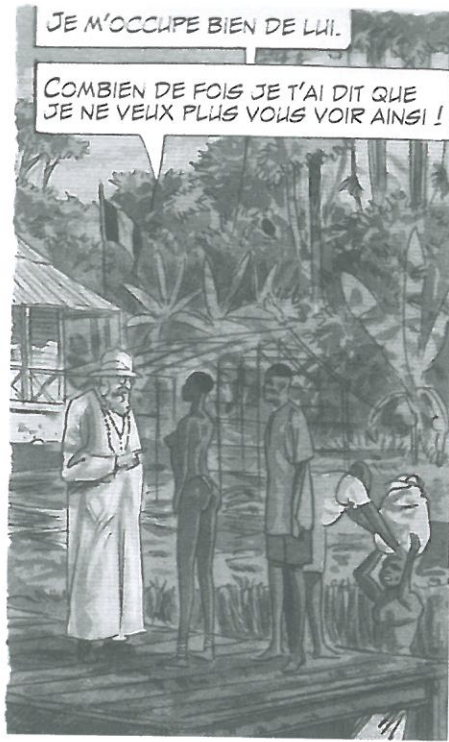


FIGURE 3. — Un dispensaire de mission en brousse. La présence missionnaire, pourtant massive sur le terrain, reste ici discrète dans la représentation du monde colonial. Quand Thomas tombe foudroyé à La Goffe par une crise de paludisme, un flash-back nous remémore sa première crise au Congo, lorsqu'il est amené dans un dispensaire tenu par un religieux. À côté de ce missionnaire broussard, un peu rustre et paternaliste, qui fait ici une unique apparition, on note chez Warnauts-Raives la présence de quelques religieuses, œuvrant comme enseignantes ou infirmières, et d'un prélat, promu au rang de vicaire apostolique, qui incarne lui l'« autorité religieuse », dont le poids compte aussi dans le petit monde colonial. Warnauts et Raives, *Le retour (Les Temps Nouveaux, t. 1)*, Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2001, p. 42, vignette 1.

Le Congo n'est présent que de manière indirecte. L'opposition idéologique entre Charles et Thomas se fait clairement sentir lors de leur première discussion. Ce dernier prend des nouvelles de son frère à la manière « africaine », dit-il, en ajoutant par provocation : « Tu me diras qu'il s'agit de sauvages... »<sup>87</sup>. À la suite d'une dispute politique au cours de laquelle Assunta lui décoche un coup de poing – Barcelone vient de tomber aux mains des franquistes – Thomas est frappé d'une crise de paludisme. Un petit flash-back au Congo soulève un peu le voile qui entoure son périples africain, tandis qu'on le ramène incons-

87. *Ibid.*, p. 17, vignette 2.

cient à la mission du coin lors d'une crise et que l'on découvre sa maîtresse africaine, bien dénudée, ce que le missionnaire de service n'apprécie guère <sup>88</sup>. Réponse « insolente » : « Thomas m'a montré dans le gros livre que Nzambé nous a faits comme ça... nus ! » <sup>89</sup>. Ce qui est discrètement posé ici, c'est le problème de l'annonce chrétienne dans une culture extra européenne : *tabula rasa* ou « inculturation » <sup>90</sup> ?

Lorsque la guerre éclate, on apprendra que c'est ce paludisme qui sauve de la mobilisation l'ex-colonial <sup>91</sup>, qui fera donc l'occupation, la Libération et la Bataille des Ardennes à l'Hôtel des Roches, ce que raconte avec beaucoup de sens historique le deuxième volume des *Temps nouveaux, Entre chien et loup* <sup>92</sup>. Sans s'attarder ici sur l'exégèse tout en finesse des événements parcourus, du sort des « femmes à boches » tondues à la Libération en passant par les liquidations suspectes orchestrées par des résistants de la dernière heure, fin 1944-début 1945, notons quand même quelques éléments-clés qui éclairent le récit. Au fil des pages, notre héros, Thomas, apparaît comme éminemment fragile dans sa relation aux femmes, comme si la puissance du désir féminin l'empêchait de jamais s'engager. À la fin de ce second volume, Lucie, la sœur du curé Joseph qui, engagée dans les troupes médicales étasuniennes, vient de perdre Steve, son fiancé américain, est on ne peut plus claire. Elle confesse à Thomas avoir observé, petite fille, la scène de « rupture » entre lui et Alice, qui épousera alors son frère Charles et le laissera seul et blessé <sup>93</sup>. Et l'on découvre peut-être alors, non seulement la cause véritable du départ – ses amours déçues pour Alice –, mais aussi celle du retour : « Et tout cela pour quoi !?! Ah oui, il y a cette fille que tu as eue avec une jeune négresse à Stanleyville. Une jeune novice déflorée... La vraie raison de ton retour » <sup>94</sup>. Quand la colonie est une porte de sortie à la difficulté d'être et quand le retour en métropole est un châtement à certains débordements de la chair ! Et Lucie de confesser alors sa curiosité insatiable : c'est en écoutant aux portes qu'elle a surpris une conversation entre Joseph, son frère curé, et Rose, la tenancière de l'hôtel. C'est ainsi qu'elle a appris que Thomas envisage de faire venir cette petite fille en Europe : « J'ignore si c'est une bonne chose de faire venir une petite négresse dans un petit village ardennais... Elle ne passera pas inaperçue... Mais après tout, c'est peut-être la chose la plus consistante que tu aies réalisée » <sup>95</sup>.

88. *Ibid.*, p. 42, vignette 1.

89. *Ibid.*, p. 42, vignettes 2 et 3.

90. Voir ici la mise au point de Philippe Chanson, « Inculturation », dans Ion Bria, Philippe, Jacques Gadille et Marc Spindler (éd.), *Dictionnaire œcuménique de missiologie. Cent mots pour la mission* (Théologies), Association francophone œcuménique de missiologie, Paris-Genève-Yaoundé, Cerf-Labor et fides-Éditions CLE, 2001, p. 165-170.

91. Warnauts et Raives, *Le retour (Les Temps Nouveaux, t. 1)*, *op. cit.*, p. 42, vignette 1.

92. *Id.*, *Entre chien et loup (Les Temps Nouveaux, t. 2)*, *op. cit.*

93. *Ibid.*, p. 54, vignettes 7 et 8.

94. *Ibid.*, p. 55, vignette 1.

95. *Ibid.*, p. 55, vignettes 2 et 3.

La vie reprend son cours et les hommes cherchent à panser leurs plaies : l'abbé Joseph a eu des nouvelles du Père Jalhay et de l'orphelinat de Stanleyville : « Ta fille, Bernadette, va bien. C'est une jolie gamine sage et studieuse... Le Père Jalhay pense obtenir bientôt l'autorisation de la faire venir en Belgique afin d'y poursuivre ses études »<sup>96</sup>.

Dans la suite de la saga familiale des Deschamps, *Après-guerre*, on poursuit la découverte des péripéties des héros qui sortent lentement du conflit et de ses séquelles. Assunta Lorca, la républicaine espagnole ramenée à La Goffe par Thomas et qui s'était engagée dans la Résistance, s'est fait arrêter par les Allemands et croupit maintenant dans un bagne soviétique : sa libération va donner lieu à de multiples péripéties qui nous font redécouvrir avec brio l'Europe d'après-guerre, les débuts de la guerre froide, etc. Sans nous attarder sur cette dimension – passionnante au demeurant, des années de reconstruction – notons que le Congo reste présent en filigrane à travers les deux volumes de ce second ensemble grâce à la présence de Bernadette, la petite métisse nées des amours clandestines africaines de Thomas et qui a rejoint La Goffe. Au-delà des difficultés d'adaptation que cette arrivée provoque, les maladroites d'un géniteur qui se découvre père<sup>97</sup>, le racisme ordinaire des enfants de ce temps<sup>98</sup>, etc., on respire presque imperceptiblement, de temps à autre, de légères brises africaines. Lorsque l'on découvre, avec le curé Joseph ébahi, les personnages de la crèche de Noël sculptés par Bernadette, initiée par son oncle congolais, Manseba Kabengela, « maître des masques »<sup>99</sup> ; quand on repère, sur son bureau improvisé à la table de la cuisine, *Tintin au Congo* et une carte d'anniversaire dessinée pour son papa où elle reproduit une des « Belles images » de l'album, mais où son Tintin est noir et sa houppette crépue<sup>100</sup>... ; et quand Thomas confesse son attachement à la beauté des paysages de son Congo : « Si tu voyais le Fleuve Congo aux chutes d'Inga »<sup>101</sup> !

Les années passent et le temps continue son œuvre de grand sculpteur<sup>102</sup>. Alice s'est remariée, faute de pouvoir reconquérir Thomas. Thomas n'a pu reconquérir Assunta et elle a fini par perdre pied, par se suicider. Rien ne semble plus retenir notre héros à La Goffe, pas même sa fille, qui est devenue une jeune femme rayonnante. Nous sommes à la fin de l'année 1950 et l'homme seul décide de retourner au Congo : « Nos rêves d'aubes nouvelles se sont envolées. Des temps difficiles

96. *Ibid.*, p. 59, vignettes 7 et 8.

97. *Id.*, *L'espoir (Après-Guerre*, t. 1), Bruxelles, *op. cit.*, p. 7-8 ; 15, vignette 2 ; 16.

98. *Ibid.*, p. 30.

99. *Ibid.*, p. 34, vignette 5.

100. *Ibid.*, p. 60, vignettes 2-4. Voir la version première dans Hergé, *Tintin au Congo (Les aventures de Tintin*, t. 2), Tournai, Casterman, 1946, p. 39, vignette 1.

101. *Ibid.*, p. 37, vignette 1.

102. *Ibid.*



FIGURE 4. — Autre clin d'œil : Tintin au Congo rit noir. Sur le bureau de Bernadette, la jeune métisse née des amours africaines de notre héros et qui poursuit ses études en Belgique, l'album de Tintin au Congo, d'Hergé, nous rappelle combien pour nous, encore aujourd'hui et malgré son côté désuet, ce livre fait partie de notre « héritage colonial ». En dessous du volume, un projet de carte d'anniversaire pour son papa s'inspire directement de la scène où Tintin est poursuivi par un éléphant (Hergé, 1946 : p. 39, vignette 1) : même la petite fille s'identifie à ce personnage de papier et qui, ici, a pris les allures d'un héros noir...  
Warnauts et Raives, *L'espoir (Après-Guerre, t. 1)*, Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2014-a, p. 60, vignettes 3-4.

s'annoncent... Là-bas il reste des possibles à construire, des choses à accomplir... »<sup>103</sup>. On ne peut mieux résumer une des nombreuses productions de l'« onirisme colonial ».

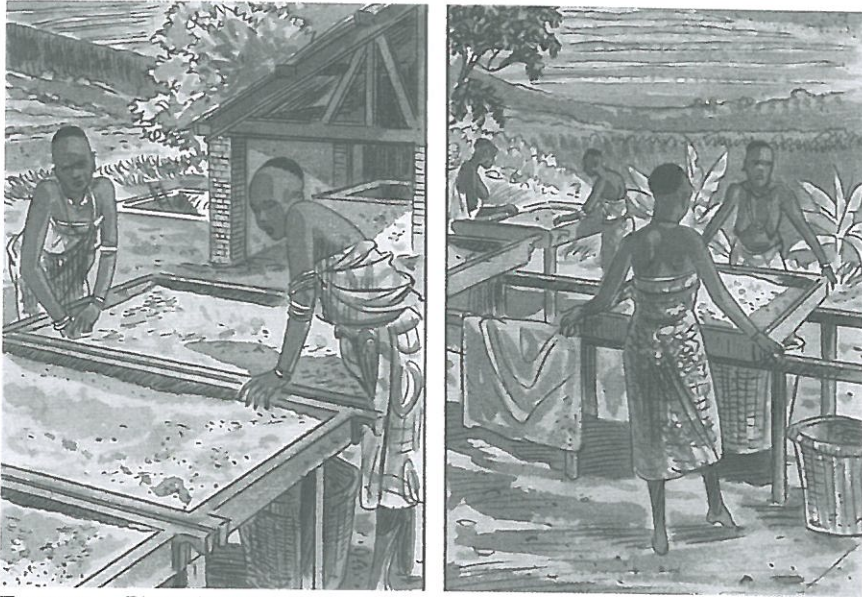


FIGURE 5. — Plantation au Kivu. Parmi les figures de coloniaux (L'explorateur/aventurier et le chasseur, le missionnaire, l'administrateur territorial, ou quelque négociant, souvent portugais), apparaît parfois celle du planteur, qui exploite en gentleman farmer un grand domaine agricole, ici voué au café, mais qui pouvait aussi être tourné vers l'arachide ou l'huile de palme. Ici, le Blanc règne en prince, aidé par quelques fidèles auxiliaires noirs et une armée de femmes indigènes. Warnauts et Raives, *Expo 58 (Les Jours heureux, t. 1)*, Bruxelles, Le Lombard (coll. Signé), 2015, p. 6, vignette 7-8.

Avec *Expo 58*, on saute alors huit années – nous sommes en 1958, aux temps glorieux de l'Exposition universelle de Bruxelles – à un moment difficile pour Thomas : notre héros doit quitter en urgence sa plantation du Lac Kivu où il vit avec une belle ménagère africaine, Hortense, pour retourner au pays où se meurt Rose, la femme qui l'a élevée<sup>104</sup>. Une halte à Bukavu avant de prendre l'avion nous permet d'entendre l'analyse d'Alex, un vieux colonial lucide, sur la situation du Congo : petite anticipation caustique de l'indépendance qui s'annonce. Au-delà de retrouvailles compliquées avec sa propre histoire, avec sa fille, brillante étudiante en droit aux Facultés jésuites Notre-Dame de la Paix de Namur (aujourd'hui Université de Namur), et au-delà des soubresauts de la guerre d'Algérie que l'on suit au jour le jour, Thomas prend lentement conscience que « son » Congo est en train de se défaire.

103. *Ibid.*, p. 58, vignette 4.

104. Pour rappel : Warnauts et Raives, *Expo 58 (Les Jours heureux, t. 1)*, *op. cit.*

À l'« Expo 58 », la visite du pavillon congolais l'écœure : « On se croirait au zoo !!! »<sup>105</sup>. En discutant avec Lucie, qui avait épousé un Noir américain de Harlem à la fin de la guerre, mais qui n'a pu rester que cinq ans à New York, c'est la possibilité de l'appartenance à deux mondes, à deux cultures que tout semble opposer, qui est posée : « Je ne sais pas comment tu fais [Lucie] !?! » ; « La situation n'est pas la même au Congo, si le racisme est roi, l'hypocrisie est reine. Les colons n'ont pas de maîtresse, ils ont des ménagères [Thomas] »<sup>106</sup>. Par ailleurs, le parallèle entre le Congo et l'Algérie est vite fait : à Bernadette, engagée dans un réseau pro-FNL et qui s'émeut des morts, son fiancé et complice, français par sa mère et qui ne peut, de ce fait, ne pas agir, lui assène, de façon prémonitoire : « Un jour, tu auras toi aussi à faire le même choix »<sup>107</sup> ! Ce que confirme la discussion sur la « crise congolaise » de Thomas avec l'ami Alex, rentré du Kivu en ce mois de mars 1959 avec en toile de fond les émeutes de Léopoldville du 4 janvier, le discours du roi Beaudouin affirmant la volonté du gouvernement « de conduire, sans atermoiements funestes, mais sans précipitation inconsidérée [les populations congolaises à l'indépendance dans la prospérité et la paix] »<sup>108</sup>. On n'en saura pas plus avant la parution du second tome des *Jours heureux* : à suivre !

### Conclusion : ce que l'homme croit réel est réel dans ses conséquences

Sans reprendre systématiquement tous les éléments d'analyses dégagés au fil de nos lectures, que retenir de la relecture du passé colonial belge chez Warnaut-Raives ? Incontestablement, on ne peut que constater la marque durable imprimée sur notre imaginaire par les rêves coloniaux : la fascination pour la nature africaine, la forêt vierge (de la présence humaine), terre d'aventures et de tous les possibles, se perpétue dans notre mémoire, quand bien même on est conscient de l'amplification mythique de la réalité opérée ici. Y a-t-il, en cette matière, une « vérité », « objective » ? N'y aura-t-il pas toujours le poids d'un héritage clandestin d'une mémoire coloniale qui continue à « nourrir » notre regard ? Par ailleurs, « les appels à l'aventure » de la terre africaine, exotique, sauvage, etc., ne sont-ils que scories des contes et légendes de notre enfance ? Ne peut-on y voir une forme de désir de réenchantement du monde éprouvé par l'homme moderne face à une nature vierge de toute prédestination morale, promesse d'un autre avenir où tout serait possible ? On serait alors toujours dans le mythe, mais le mythe fondateur, initial, qui se renouvellerait à chaque nouvelle

105. *Ibid.*, p. 29, vignette 8.

106. *Ibid.*, p. 30, vignette 3.

107. *Ibid.*, p. 45, vignette 7.

108. *Ibid.*, p. 56, vignette 1.

expérience de cette nature totalement ouverte, mythe qui serait soutenu par un invariant anthropologique universel.

Au-delà des clins d'œil mémoriels (*Tintin au Congo*, les hommes-léopards, etc.) qui se jouent de ce que nous savons être nos stéréotypes, on retiendra surtout un bilan nuancé de l'ère coloniale. Les valeurs identifiées comme « traditionnelles » de la société africaine (la danse et les rythmes, l'art africain qui s'exprime dans la sculpture des masques, la sagesse du sorcier, etc.) font l'objet d'une relecture positive, et ne s'opposent plus à la « civilisation ». La lutte contre l'esclavagisme ou le cannibalisme, qui appartenaient aux propagandistes de la mission civilisatrice, ont disparu du discours. Et le système colonial est clairement dénoncé dans sa nature même : celle d'un système de domination injuste et révoltant, qui imprègne toutes les dimensions de l'existence et qui aurait conduit à terme, s'il n'y avait eu l'Indépendance – bâclée en ce qui concerne la Belgique – à un système de ségrégation proche de l'apartheid. Cela dit, tout n'est pas noir. Certains coloniaux échappent à la médiocrité, la violence, etc., de leur milieu et sont présentés comme authentiques dans leur attachement à ce pays qui est devenu le leur, à ces femmes et ces hommes qu'ils peuvent désormais rencontrer avec sincérité, y compris dans leur chair...